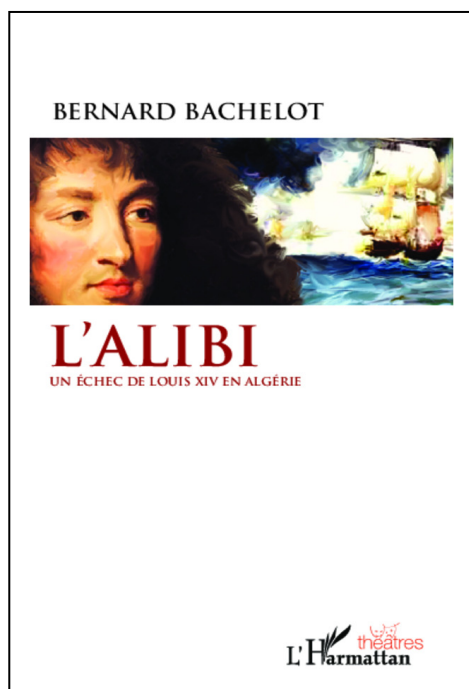




Vient de paraître



L'ALIBI

UN ÉCHEC DE LOUIS XIV EN ALGÉRIE

Bernard Bachelot

Coll. Théâtres

ISBN : 978-2-343-00074-9, 15,50 euros, 154 p.

1664 — Le jeune Louis XIV lance une importante opération militaire pour lutter contre les pirates barbaresques en Méditerranée. Son objectif est d'établir une citadelle et un port en Algérie. Mais l'opération tourne au désastre. Après trois mois passés sur les côtes de Barbarie, les armées françaises sont contraintes à une humiliante défaite : elles ont perdu deux vaisseaux, près de trois mille hommes et ont dû se résoudre à abandonner leurs canons.

Auteur de *Louis XIV en Algérie* —ouvrage dans lequel il a révélé l'importance de cet épisode—, Bernard Bachelot choisit de s'appuyer sur ces événements parfaitement historiques pour développer ici une œuvre de fiction. Il imagine l'enquête menée par le Roi à la suite de son fiasco militaire. Louis XIV choisit d'abord un bouc émissaire en la personne de Gadagne, le seul qui se soit bien conduit en Afrique. Le Roi prépare donc le procès qu'il pourrait tenter à son fidèle général... mais Gadagne possède tant d'arguments pour se défendre que le Souverain fait volte-face et préfère inventer un alibi pour effacer sa défaite des mémoires.

Trois cent cinquante ans après les faits, cet alibi tient encore et passe pour une vérité historique !

Les fouilles sous-marines récemment entreprises sur l'épave du vaisseau "La Lune" ont remis cet épisode crucial de l'histoire du Roi-Soleil au cœur de l'actualité. France 3 (émission Thalassa) et Arte vont diffuser prochainement des émissions consacrées à ces fouilles.

Bernard BACHELOT est né en Algérie en 1929. À sa sortie de l'École navale, il participe à la guerre d'Indochine ; et plus tard, devenu pilote de chasse sur porte-avions, il se trouve engagé dans celle d'Algérie. En 1962, il rejoint le civil. Il y devient spécialiste de la formation professionnelle et de l'emploi des travailleurs handicapés. Il publie en 2003 un ouvrage essentiel sur Louis XIV. L'Alibi est son quatrième ouvrage.

Bernard Bachelot – Les Réaux – Résidence Daubigny – Route de Melun – 91840 Soisy sur Ecole
01 71 63 87 97 – 06 34 51 69 95 – bernard.bachelot@sfr.fr

Ce document peut être commandé chez votre libraire habituel ou sur Internet :

- à la Fnac : www.fnac.com
- à Amazon : www.amazon.fr
- à l'Harmattan : www.editions-harmattan.fr

Extraits

LE ROI – Il ne faut point, Colbert, s’alarmer des discours du vulgaire. (page 19)

LE ROI – *Je me méfie toujours des adulateurs et j’estime qu’il est sage pour un souverain d’écouter tout le monde, sans croire entièrement tout ce qu’on lui dit, mais en retenant par préférence le bien que les solliciteurs sont contraints de reconnaître à leurs ennemis et le mal qu’à leurs amis ils s’efforcent d’excuser. (page 41)*

LE PERE DUBOURDIEU (consul de France à Alger) – Il est chez tous les musulmans un sentiment plus fort que l’animosité qui oppose souvent entre elles des tribus d’un même peuple ou entre eux des pays ennemis : ce sentiment, qui alors les unit, est leur haine commune des chrétiens. À la moindre offense, ils lancent contre eux la guerre sainte que professe leur doctrine. (page 52)

GADAGNE – *Sire, je ne me serais jamais mis en peine de combattre la calomnie, si elle avait respecté l’oreille de V. M.. Je sais qu’il suffit presque toujours de la mépriser, pour la détruire, et qu’un peu de patience en fait bientôt raison. Mais quand elle ose attaquer la vérité jusque dans l’esprit des rois, on ne peut plus négliger de s’en défendre : il est de devoir et de nécessité d’y répondre. Ce n’est pas assez pour ceux qui ont l’honneur de les approcher et de les servir, d’être sans tache, il leur faut être sans reproche. (page 55)*

LE ROI - Maudit cousin, quand cesserez-vous donc de me nuire ? Jeune vous m’avez combattu ; pardonné, élevé ensuite par mes soins à des rangs où ne vous destinaient point votre vertu et encore moins vos mérites, vous êtes toujours là, prêt à me desservir. Soumis, vous m’êtes plus à redouter que rebelle, car alors je savais vous devoir compter parmi mes ennemis. (page 69)

LE ROI – *Souverain, je suis fier pour la place que j’occupe, mais je me dois de rester humble pour moi-même et de savoir descendre avec quelque sévérité à la considération de mes propres faiblesses. Si je me suis mépris, je dois réparer mon erreur, sans qu’aucune considération ne m’en empêche, pas même la bonté. S’il me faut reconnaître mes fautes, gardons-en cependant le secret, de crainte que leur révélation en m’atteignant ne porte également atteinte au prestige de l’État que j’incarne et dont j’exerce le pouvoir [...] Gadagne, si je vous accuse, je vous veux condamné. Votre condamnation devra être sans appel. Il faut que le public unanime l’estime juste et qu’il soit convaincu que moi-même je la trouve parfaitement fondée. S’il venait à découvrir que je vous ai sacrifié aux intérêts du royaume, votre procès lui-même en serait réprouvé, et mon dessein d’éliminer les contrecoups fâcheux de cette triste affaire serait anéanti. Le peuple n’aime pas en effet que l’on agisse contre la loi commune en se fondant sur la raison d’État, cette loi pourtant si nécessaire, mais si obscure à tous ceux qui ne gouvernent pas. Il estime en effet que lorsqu’un souverain use de ce privilège, il blesse la justice mais plus encore la vérité, car il lui est difficile d’admettre que mentir pour le Maître n’est pas une faute si ce mensonge vise au bien général. (page 80)*

COLBERT — Sire, cette défaite ne se pourrait justifier que par un événement inattendu, de nature céleste, hors du pouvoir même des rois les plus grands. Dieu a ainsi fait avorter les pieuses entreprises d’un Saint Louis. Charles Quint victorieux a vu la mer irritée engloutir avec ses vaisseaux l’espérance de ses progrès en Barbarie, et son fils Philippe le Prudent a vu l’inconstance de l’Océan ruiner en peu de jours cette flotte, ouvrage de plusieurs années, que l’Espagne destinait à la conquête de l’Angleterre. Tous se consolèrent par la considération qu’ils n’étaient maîtres ni des vents ni des tempêtes, qu’ils n’avaient pas prétendu vouloir combattre. (page 137)

LE ROI – *Prince habile, je dois mettre toutes choses en usage pour parvenir à mes fins. (page 139)*

COLBERT – La renommée...à elle seule, fait souvent plus que les armées les plus puissantes ! Les conquérants ont plus souvent avancé par leur nom que par leur épée. (page 139)

LE ROI — Convaincu qu’il est d’un petit esprit, et qui se trompe d’ordinaire, de vouloir ne s’être jamais trompé, j’éprouve assez de grandeur et de force d’âme pour reconnaître mes propres fautes. Il n’est pas en mon pouvoir de roi, parce que je n’en suis pas moins homme et que j’ai affaire à des hommes, d’atteindre toute la perfection que je me proposais. Je consens donc volontiers à reconnaître mes fautes, mais je ne le dois faire que dans mon seul particulier. Les reconnaître peut m’aider à les corriger, mais les faire connaître et découvrir le secret de ma conduite serait manquer aux plus grands de mes intérêts et à ceux de la couronne. Si, Souverain, j’ai l’autorité de tout faire, je n’ai pas la liberté de tout dire. Aussi devrai-je prendre garde, en toutes circonstances, à taire les exactes raisons de notre échec, même dans les discours les plus ordinaires où l’on est le plus souvent en danger de faillir. Il me faudra surtout veiller aussi à redresser l’histoire, si elle venait à s’écarter ou à se méprendre, faute de rapporter fidèlement ou d’avoir bien pénétré mes projets et leurs motifs. (page 141)